

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



Du côté des revues

Nicolas Tremblay

Numéro 122, été 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36511ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tremblay, N. (2006). Compte rendu de [Du côté des revues]. *Lettres québécoises*, (122), 54-54.



NICOLAS TREMBLAY



MŒBIUS, n° 106

« La pataphysique québécoise », été 2005, 148 p., 10 \$. (Mœbius, 2200, rue Marie-Anne Est, Montréal, Québec, H2H 1N1, site Internet : www.triptyque.qc.ca)

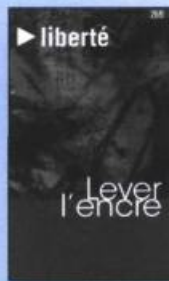
Dans le numéro 106 de *Mœbius*, Line McMurray nous rappelle comment la pataphysique, science des solutions imaginaires, est née du génie d'Alfred Jarry. Au lycée de Rennes, au moment où Jarry fait ses études, des potaches moqueurs font circuler une saga qui parodie un mauvais professeur de physique, monsieur Hébert. Surnommé Eb dans la légende, il traite en esclaves ses étudiants ; pataud, il est souvent dans les patates et patauge loin de « patâlâ » (en sanskrit : univers au-dessus de l'enfer). Jarry récupérera l'esprit de la saga et créera le personnage grotesque d'Ubu. C'est avec un autre personnage, le docteur Faustroll, qu'il se libère des instincts ubuesques égocentriques (phynance, pouvoir et honneur) et donne à la pataphysique une version plus positive, affranchie du rapport bourreau/esclave, maître/élève. Par la suite, la science jarryque connaît une grande pérennité et multiplie ses adeptes, dont McMurray justement, autoproclamée « Luminescence de l'Académie québécoise de Pataphysique ». En fait, McMurray répond ici à l'invitation d'une autre éminence et « Sous-Potentat » du Collège virtuel, Carl Lacharité, responsable du dossier de *Mœbius* sur la pataphysique dans sa version québécoise. Par exemple, on découvre, dans ce numéro, une analyse du fédéralisme canadien par Yves Boisvert, lequel s'amuse à comprendre le patapoliticien Stéphane Dion, spécialiste des irréalités démocratiques comme celles de la Loi sur la clarté. D'autres surprises et distorsions mentales s'ajoutent à l'ensemble : on se demande pourquoi il faut abolir les points cardinaux, pourquoi il est bon que s'enracinent les poteaux de téléphone et comment fonctionne un transformateur d'eau en vent.



ZINC, n° 6

« Nouvelles voix féminines de la littérature québécoise », automne 2005, 128 p., 6,95 \$. (Revue Zinc, C.P. 4, succ. Place d'Armes, Montréal, Québec, H2Y 3E9, site Internet : www.revuezinc.com)

Prolongement des Éditions du Marchand de feuilles, la revue *Zinc* se consacre à la relève littéraire. Fidèle à son mandat, elle réserve les pages de son sixième numéro aux nouvelles voix féminines de notre littérature. On y rassemble ainsi des écrivaines déjà importantes comme Nelly Arcan, Suzanne Myre, Émilie Andrewes, Nadine Bismuth, Marie-Sissi Labrèche et Karoline Georges. L'éditrice Mélanie Vincelette a soumis à ses collaboratrices le thème du désir ; il en a résulté, selon ses mots, des textes d'une « violente lucidité ». Effectivement, la plupart d'entre eux affichent un regard froidement désabusé et résigné sur les mœurs actuelles. D'un point de vue sociocritique, il est d'ailleurs étonnant de remarquer que cette vision pessimiste limite son regard à la cellule familiale et à la relation amoureuse. Le ton individualiste de cette littérature, que représente bien l'autobiographie à la manière Arcan, laisse peut-être croire que le Québec est toujours emmuré dans son mode de vie tribal et à demi-civilisé. Car, à bien lire ces voix féminines, l'imaginaire d'ici croupit encore dans l'Œdipe renversé, l'inceste ou l'adultère. Les spécialistes de l'histoire littéraire verront peut-être dans ce numéro de *Zinc*, tout désigné pour devenir une pièce d'anthologie, l'illustration d'un conflit intergénérationnel ainsi que la faillite d'une révolution sociale. Le Québec aurait-il donc grandi trop vite, comme le prétend si bien l'œuvre de Ducharme ? *Zinc* numéro six semble approuver cette assertion, en rétrogradant le pays à sa juste place, moins évoluée que ne le laisse croire la pensée officielle. Du moins, ce numéro constate une filiation malheureuse, tout juste bonne à engendrer une névrose généralisée.



LIBERTÉ, n° 269

« Lever l'encre », automne 2005, 204 p., 10 \$. (Liberté, 187, rue Sainte-Catherine Est, 3e étage, Montréal, Québec, H2X 1K8, site Internet : www.revueliberte.ca)

La poète Isabelle Miron dirige le numéro 269 de la revue *Liberté* portant sur le thème du voyage et de l'écriture, et intitulé « Lever l'encre » (le lecteur, moindrement astucieux devinera le jeu de mots). En 2001, *Mœbius* avait aussi livré un dossier similaire sous le titre baudelairien de « L'invitation au voyage ». Les curieux pourront comparer les résultats obtenus dans ces deux importantes revues qui mélangent création littéraire et essais. Pour *Liberté*, le spectre des points de vue assemblés par Miron embrasse large, allant du voyage vécu ou non à l'écriture produite en plein dépaysement ou, au contraire, rétrospective, voire entièrement fictive. Louis Gauthier, dont on a recueilli les propos sous la forme d'un entretien, rassemble à lui seul, dans une formule d'une brièveté significative, tous ces possibles ; à Miron qui lui demande s'il est déjà allé en Inde, à l'encontre du narrateur de ses romans de voyage qui, lui, s'y rend mais s'arrête en route en Irlande, à Londres et au Portugal —, il répond : « Non, jamais. » Cela illustre la part d'illusion que contient le voyage, dont l'objet n'est souvent qu'une impossible conquête comme celle de Colomb, frappé plutôt par la découverte imprévisible du monde réel que par la concrétisation de son fantasme. À cette poursuite de l'ailleurs, la section « Débats » répond, avec une étonnante complémentarité, au dossier principal par la voix de Simon Harel qui publie le dernier article d'une série de quatre, parue intégralement dans *Liberté* et intitulée « La chasse gardée du territoire québécois ». Harel propose la notion de braconnage identitaire pour appuyer sa lumineuse analyse sur les « représentations imaginaires des lieux habités » du Québec ; son étude a, entre autres, le mérite de nous sortir de la banale dichotomie transculturalisme/régionalisme.



L'INCONVÉNIENT, n° 23

« L'occultation de Cervantès », novembre 2005, 142 p., 10 \$. (L'Inconvénient, C.P. 284, succ. Rosemont, Montréal, Québec, H1X 3B8, site Internet : www.inconvénient.ca)

L'année 2005 a marqué le quatrième centenaire de la parution d'un grand chef-d'œuvre, *Don Quichotte* de Cervantès. Cela a été l'occasion pour *L'Inconvénient* de revisiter ce classique des lettres espagnoles dans son numéro d'hiver : « L'occultation de Cervantès ». En ouverture de dossier, on publie d'ailleurs la traduction d'un discours de l'auteur mexicain nobélisé Carlos Fuentes prononcé à l'Université de Castille-La Manche alors qu'on lui décernait un doctorat *honoris causa*. Ce premier texte — un bon coup de la part de *L'Inconvénient* — donne le ton au reste du dossier, auquel participent, dans l'ordre, Victor Ivanovici, Isabelle Daunais, Mathieu Bélisle, Lakis Progoudis et Yannick Roy. À l'instar de Fuentes, chacun s'interroge sur le sens de ce livre magistral et complexe que l'Histoire a amplement travesti. Considéré comme le premier roman moderne, *Don Quichotte* a fasciné les lecteurs de toutes les époques. Sa paternité est aussi foisonnante ; pensons seulement à *Tristram Shandy* de Sterne, à *Jacques le fataliste* de Diderot ou bien à la *Bovary* de Flaubert, équivalent féminin et bourgeois du Chevalier à la Triste Figure. Le romantisme forgera un mythe autour du personnage de Quichotte qui gagne ainsi une épaisseur « à la fois héroïque et tragique ». Peu à peu, le personnage se détache même de son auteur, amputation qui atteint son apogée avec Miguel de Unamuno en 1905. Dans sa réécriture de l'œuvre, Unamuno suppose que Cervantès a méconnu la grandeur rédemptrice de son héros. Cette occultation de l'auteur, le Pierre Ménard des *Fictions* de Borges la renforce par la suite mais subtilement, en respectant le fait que Cervantès est lui-même l'inventeur de sa disparition. À l'aube maintenant du XXI^e siècle, *Don Quichotte*, toujours dynamique et inépuisable, réclame qu'on revienne interroger son sens, mais en réhabilitant la conscience de Cervantès.